point difficile que constitue la comparaison détaillée qui figure chez Ammien entre Valentinien et Aurélien et qui doit être rapprochée d'un passage très semblable de la *Chronique* de saint Jérôme (244a Helm, cité trop vite, sans véritable analyse, p. 195, n. 139). St. Bocci, conscient de la difficulté, ne propose ici rien de neuf en vue de l'identification de la source favorable à Valentinien (dont il confirme longuement l'existence, il est important de le signaler) qui aurait pu servir à Ammien comme à Jérôme (p. 186-195) : cette source ne saurait être Nicomaque Flavien, auteur de l'*Histoire Auguste* (qui sont ses *Annales* mentionnées par *CIL*, 6, 1783), mais un filon fort mal connu que l'on nomme la *Leoquelle* (cf. *Antiquus error*, p. 12 et 120-121).

Le livre de St. Bocci a paru à temps pour prendre en compte le *Philological and Historical Commentary* du livre 28 d'Ammien que nos collègues néerlandais ont fait paraître en 2011, mais il n'aura pu avoir accès au volume consacré au livre 29 paru en 2013 (cf. ici même ma recension de ce tome 10). Malgré cela, les lacunes bibliographiques sont sensibles et l'on regrette l'absence d'index. Néanmoins le travail de St. Bocci, clair et bien écrit, est informé et solide, sinon révolutionnaire. Ses conclusions tranchent heureusement avec celles de l'historiographie anglo-saxonne la plus récente ; le fait que l'auteur lise l'allemand, le français et qu'il ait regardé de près les meilleurs auteurs dans ces langues n'y est certainement pas étranger.

Stéphane Ratti.

Histoire des Religions

Attilio Mastrocinque & Concetta Giuffré Scibona (dir.), *Demeter, Isis, Vesta and Cybele. Studies in Greek and Roman Religion in Honour of Giulia Sfameni Gasparro* (Collection « Potsdamer Altertumswissenschaftliche Beiträge », n° 36) : Stuttgart, Franz Steiner, 2012, 248 pages, figures.

Le titre offre à lui seul un panorama de l'ouvrage dont il annonce les quatre parties consacrées à quatre divinités féminines. Les quatorze contributions qu'il comporte, au croisement des civilisations grecque, romaine, égyptienne, des religions classiques et orientales, s'inscrivent dans le domaine de prédilection de notre collègue, professeur à l'Université de Messine, dont j'eus le plaisir de faire la connaissance à Palestrina, avant de la retrouver à Paris.

Déméter : L'étude d'Alberto Bernabé, « A brave netherworld : the Orphic Hades as utopia » (titre adapté de Shakespeare, *La Tempête*, « O brave new world ! » et repris par le best-seller d'Aldous Huxley), se fonde sur les feuilles d'or de Grande-Grèce, les poèmes « orphiques », Platon, la céramique apulienne. La vie qui attend les initiés dans « le meilleur des mondes » est une utopie, en ce qu'elle est, pour l'individu, pour la société, l'antithèse de notre monde. Le thiase est une communauté pacifique et heureuse. Aux autres, aux non initiés, ne s'offrent en perspective que le châtiment ou la réincarnation. — Jan H. Bremmer (« Demeter in Megara ») fait le point sur les cultes de Déméter à Mégare : Déméter Thesmophoros et les Thesmophories, Déméter Malophoros. — Louise Bruit Zaidman (« Koré-Perséphone entre Déméter et Hadès ») analyse, d'après l'*Hymne à Déméter*, le double mythe et la double figure de Koré : la jeune fille enlevée à sa mère devient la redoutable Perséphone. Au couple mère-fille se substitue le couple conjugal Perséphone-Hadès. La transformation de la jeune fille en épouse est vécue comme un changement d'identité. — Concetta

Giuffré Scibona (« Demeter and Athena at Gela : personal features of Sicilian goddesses »), qui souligne les particularités religieuses des colonies grecques, examine le culte poliade d'Athéna et les variantes de celui de Déméter entre les cités siciliennes et par rapport à la Grèce propre.

Isis : Laurent Bricault (« Associations isiaques d'Occident ») part du collège des pastophores (chargés, lors des processions, de manipuler de grandes étoffes sur lesquelles étaient peintes les divinités ?) pour étudier ces structures collégiales, moins fréquentes que dans la partie orientale de l'empire et qui n'ont pas de caractère professionnel, mais uniquement un rôle cultuel. — Attilio Mastrocinque (« Neotera and her iconography ») voit dans Neotera non pas le nom d'une divinité précise, mais une adaptation théologique des traditions éleusiniennes à Cléopâtre, *Théa Néotéra* (par référence à Koré, en contraste avec une Déméter *presbytéra*), qui influence l'iconographie d'Isis (faut-il lire, p. 113, Ptolémée I^{er}, pour l'institution du culte de Sérapis ?). — Carla Sfameni (« Isis, Cybele and other oriental gods in Rome in Late Antiquity : «private» contexts and the role of senatorial aristocracy ») montre, à partir de la figure de Prétextat et des lieux de culte privés identifiés dans plusieurs riches *domus* de l'aristocratie, l'intériorisation des religions dites « orientales » dans la classe sénatoriale. L'aristocratie de Rome entretient, au IV^{e} siècle, la fidélité à un paganisme syncrétiste qui mêle divinités traditionnelles et cultes orientaux. Il est regrettable que les onze figures annoncées aient disparu à l'impression. — Gaëlle Tallet (« Isis, the crocodiles and the mysteries of the Nile floods : interpreting a scene from Roman Egypt exhibited in the Egyptian Museum in Cairo [JE 30001] ») examine une dalle de pierre découverte dans la nécropole de Saqqara, qui montre l'attachement persistant aux dieux de l'Égypte (Isis, une troupe mal définie de dieux en armes) sous la domination romaine.

Vesta : Silvia Baschirotto (« Vesta and the Vestals, protectors of Rome ») veut mettre l'ensevelissement des vestales coupables en rapport avec le rite de fondation que constitue dans d'autres cultures l'ensevelissement d'une vierge. L'ensevelissement de la vestale assurerait ainsi le salut de Rome : thèse douteuse, à mon avis, en ce qu'elle occulte les idées de faute et de châtiment. Le rite me paraît n'avoir d'autre fin que l'élimination de la coupable et de la souillure qu'elle représente. — Infiniment plus solide, Jörg Rüpke (« Flamines, *Salii*, and the priestesses of Vesta : Individual decision and differences of social order in late republican Roman priesthoods ») montre, par l'exemple de trois sacerdoces, que, dans la noblesse mixte de la fin de la République, l'égalité est loin d'être acquise entre plébéiens et patriciens, ces derniers largement avantagés dans la détention des grandes prêtrises, qui permettent de faire carrière autrement qu'en politique.

Cybèle : Richard Gordon (« *Ut tu me vindices* : Magna Mater and Attis in some new Latin Curse-Texts ») analyse huit textes récemment découverts, provenant du Portugal et de Moguntiacum (Mayence), datables entre Vespasien et 120, et rédigés dans le style des défixions, qui sont des appels à la justice divine. — Charles Guittard s'interroge sur « The name of Cybele in Latin poetry and literature : Cybela, Cybebe or Cybele/Cybelle ? », ou plutôt *Magna Mater*, qui est le nom officiel de la déesse. Les autres appellations, hellénisantes, renvoient à une divinité qui n'est pas encore intégrée dans le panthéon romain (l'histoire phrygienne d'Attis, ou la Cybèle de l'*Énéide*). — Francisco Marco Simón (« On bulls and stars : sacrifice and allegoric pluralism in Julian's times ») confronte trois catégories de documents qui présentent le taureau, animal sacrificiel par excellence : des reliefs tauroboliques de Tarraconaise, les monnaies de Julien au taureau avec deux étoiles et la célèbre description du taurobole par Prudence, qu'il tient pour une invention rhétorique et un baptême inversé. — Robert Turcan reconstitue « Le circuit rituel de la *lavatio* » qui conduit la statue de Cybèle du temple du Palatin à l'Almo, en descendant le

cliuus Capitolinus, puis en traversant le Forum et le Forum Boarium en direction de la porte Capène et de la Voie Appienne.

Chaque article est suivi d'une bibliographie particulière ; une bibliographie générale en fin de volume eût été plus parlante et eût évité des redites. Comme dans tout volume collectif, l'apport à la recherche de ces quatorze contributions est inégal ; les conclusions dégagées ne sont pas toujours aussi claires qu'on le souhaiterait. Plus proche de Vesta, Cybèle, Isis, romaine ou accueillies à Rome, le latiniste redécouvrira certains des cultes de Déméter. Mais on est surpris par la langue adoptée pour toutes les contributions, à trois exceptions près (en français) : la domination de l'anglais est écrasante, aucun article en italien dans ce volume offert à une universitaire italienne, pas même celui de sa fille, Carla Sfameni, dédié « To my mother », ce qui est pour le moins paradoxal. Le public de spécialistes auquel s'adresse le volume ne lirait-il plus l'italien ? Les éditions Quasar annoncent, sous la direction des mêmes responsables scientifiques, C. Giuffré Scibona et A. Mastrocinque, un second volume, EX PLVRIBVS VNVM. *Studi in onore di Giulia Sfameni Gasparro* : le titre au moins est prometteur.

Jacqueline Champeaux.

Roberta Rizzo, *Culti e miti della Sicilia antica e protocristiana* (Collection « Triskeles, Collana di Studi Archeologici ») : Caltanissetta – Rome, Salvatore Sciascia, 2012, 397 pages.

Cet ouvrage est conçu comme un instrument de travail permettant de retrouver facilement les données concernant les cultes et les mythes relatifs à la Sicile, que ces données soient littéraires ou archéologiques. Il est ordonné comme un dictionnaire, avec des articles relativement courts, mais que vient compléter un apparat de notes particulièrement fourni, donné en petits caractères à la fin des rubriques consacrées à chaque lettre de l'alphabet. Ce dictionnaire, avec ses notes, comprend les 242 premières pages — environ 60 % du volume — il est complété par une riche bibliographie de 67 pages — de l'ordre de 13,5 % du volume — précédée de 8 pages d'abréviations d'ouvrages et de revues ; 28 pages donnent la liste des auteurs antiques cités, avec la référence à l'édition consultée ; une série d'indices, sur 47 pages — soit environ 10,2 % du volume — sont consacrées successivement à la liste des entrées retenues, aux noms propres (figures mythologiques ou personnages historiques) figurant dans les articles, mais ne faisant pas l'objet d'une entrée (avec indication de l'endroit, ou des endroits, où ils sont évoqués dans le dictionnaire), aux toponymes cités (là encore avec référence aux articles du dictionnaire), à d'autres points remarquables évoqués dans les rubriques (« Indice delle cose notevoli ») et pouvant se rapporter à des monuments particuliers, aux types de supports archéologiques, aux musées où sont conservés les témoignages figurés, à des animaux, des symboles ou des événements précis. On peut certes s'amuser au petit jeu qui consiste à rechercher ce qui peut manquer. Ainsi, dans le dictionnaire, la figure de Lanoios, ce compagnon d'Énée qui l'aurait accompagné de Sicile dans le Latium, où il aurait fondé Lanuvium, révélé par un fragment de Fabius Pictor découvert il y a quelques années dans le gymnase de Centuripe, n'est pas signalé ; dans la bibliographie, les travaux d'Alain Meurant sur les jumeaux en général et les Paliques en particulier ne sont pas cités. Mais cela n'a aucune importance : tel quel cet ouvrage constitue une base de documentation très solide, tant pour la documentation littéraire, archéologique que bibliographique, et c'est là l'essentiel.

Dominique Briquel.

Jörg Rüpke, *The Roman Calendar from Numa to Constantine. Time, History, and the* Fasti. Trad. de David M. B. Richardson : Malden – Oxford – Chichester, Wiley – Blackwell, 2011, xii et 226 pages.

The Roman Calendar est une version révisée et considérablement abrégée du *Kalender und Öffentlichkeit* publié chez De Gruyter en 1995 et qui a fait date (voir Jean-Claude Richard, « Du nouveau sur le calendrier romain », *REL*, 74, 1996, p. 33-37, à qui je renvoie pour l'exposé et la discussion des thèses de l'auteur). Les 740 pages du volume original sont ici ramenées à 226. Ont disparu les chapitres les plus techniques : la partie épigraphique (p. 45-164 de l'original), consacrée aux calendriers impériaux de Rome et d'Italie, remplacée par le tableau des p. ix-xii ; de même pour l'exposé de *III. Kalender und Gesellschaft* sur les *feriae, dies religiosi, atri* etc., dont ne subsistent que les dernières pages. Il reste toute la partie centrale (II), allégée et réorganisée en onze chapitres, qui la rendent peut-être plus lisible.

Le chapitre liminaire, « Time's social dimension », qui a été presque entièrement récrit, définit ce qu'est un calendrier et analyse le rapport d'une société à son calendrier. Le chapitre 2 porte sur les deux états des *Fasti* qui nous sont parvenus : le calendier préjulien d'Antium et les nombreux calendriers augustéens. Suit, par étapes, l'histoire du calendrier : primitif (chap. 3), républicain (chap. 4), publié et écrit (chap. 5), depuis la réforme de Cn. Flavius ; le problème des intercalations pontificales (6) ; les *fasti* peints affichés dans le temple des Muses dû à Fulvius Nobilior (7) ; le calendrier julien, au service du principat augustéen (8) ; la fin des monumentaux calendriers de marbre (9) ; l'époque impériale (10) ; la rencontre finale du christianisme et du calendrier julien, qui révèle ses capacités d'adaptation comme de résistance au changement — jusqu'à la réforme grégorienne.

C'est une sorte d'abrégé de l'histoire de Rome que nous lisons dans cet ouvrage de référence, opportunément rendu plus accessible à un public de moins en moins germaniste, et qui retrouve ainsi une nouvelle jeunesse. Pour les savantes parties I et III, on continuera de recourir à l'édition de 1995.

Jacqueline Champeaux.

Christiane Nasse, *Erdichtete Rituale. Die Eingeweideschau in der lateinischen Epik und Tragödie* (Collection « Potsdamer Altertumswissenschaftliche Beiträge », n° 38): Stuttgart, Franz Steiner, 2012, 408 pages.

Les historiens de la religion romaine et de la religion étrusque admettent en général la thèse, développée par A. Bouché-Leclercq, G. Wissowa, C.O. Thulin et reprise dans maints écrits récents, selon laquelle, dans le rite du sacrifice, l'examen de la fressure de la victime (*exta*) pratiqué par les Romains avait un but différent de celui pratiqué par les Étrusques : dans le premier cas, on recherchait l'agrément des dieux, la *litatio* ; dans le deuxième, la prédiction de l'avenir, la *diuinatio.* Christiane Nasse estime que cette thèse n'est nullement établie. Elle passe donc au crible tant les méthodes utilisées par les tenants de cette thèse que les résultats auxquels ils sont parvenus et aboutit à la conclusion que rien ne permet de la tenir pour vraie. Elle examine en particulier l'ensemble des emplois d'expressions telles que *exta consulere* (ou inspicere) ou encore *hostia consultatoria.* Mais elle se consacre surtout à l'examen des principaux textes littéraires ayant amené à la thèse qu'elle conteste : Virgile, *Aen.*, IV, 1-129 ; Ovide, *Met.*, XV, 565-621 ; Lucain, I, 584-638 ; Sénèque, *Œdipe*, 291-402 et *Thyeste* 641-788 ; Silius Italicus, I, 81-139.

Ces textes sont étudiés dans leur littérarité, selon les méthodes d'analyse de Gérard Genette. Ces méthodes, combinées avec des analyses littéraires classiques sur l'auteur, le genre, le contexte historique de l'œuvre, sa composition, son contenu, son contexte littéraire révèlent, écrit l'auteur, le caractère très fictionnel de ce type de sources. Ainsi, à propos d'Enéide, IV, des éléments tels que la présence, dans l'acte divinatoire, des seuls personnages de Didon et d'Anna, l'aspect incomplet de la description du rite ou certaines nécessités narratives font, à son avis, de la scène de divination un simple instrument pour une représentation hautement littéraire. Des observations semblables sont faites concernant le personnage d'Arruns chez Lucain : le passage dans lequel il apparaît se signale comme ayant, dans la composition, une fonction fondamentalement littéraire et esthétique. De nombreuses références intertextuelles, estime en outre Chr. Nasse, des traits d'*imitatio* ou le caractère poétique du vocabulaire que l'on croyait relever du droit sacré permettent de nouvelles interprétations. D'une manière générale, le poids, en particulier, du genre littéraire de l'épopée ou de celui de la tragédie dont relèvent ces textes conduit, selon l'auteur, à considérer ces sources comme hautement littéraires et donc dénuées de valeur autre que littéraire.

On ne peut qu'apprécier le courage de chercheurs qui réexaminent des thèses généralement admises et refusent d'emprunter les sentiers battus. Le présent ouvrage a le mérite indiscutable d'attirer l'attention sur l'importance de l'élaboration littéraire de certaines sources sur laquelle s'appuie la thèse contestée. Le livre ébranle-t-il pour autant la thèse elle-même ? Rien n'est moins sûr.

Gérard Freyburger.

Vera Sauer, *Religiöses in der politischen Argumentation der späten römischen Republik : Ciceros Erste Catilinarische Rede — eine Fallstudie* (Collection « Potsdamer Altertumswissenschaftliche Beiträge », n° 42) : Stuttgart, Franz Steiner, 2013, 299 pages.

L'objectif de ce livre est d'étudier, à propos de la première Catilinaire de Cicéron, le « religieux » dans l'argumentation de la fin de la République. L'auteur s'attache tout particulièrement à l'examen, dans ce texte, de la base linguistique de l'argumentation utilisant la religion, des motivations ayant conduit à l'utiliser et de la valeur et des contenus religieux de l'action argumentative.

À cet effet, Vera Sauer présente, après un état de la question, un ample rappel du contexte historique de la première Catilinaire ; puis elle entreprend l'analyse d'un certain nombre de mots ou de notions de ce discours, dans l'ordre où ils y apparaissent. Certains d'entre eux relèvent directement du vocabulaire religieux, comme *coniuratio, pontifex maximus* ou la tournure *o di immortales*. D'autres en revanche sont des termes en eux-mêmes profanes : ainsi *furor, furiosus*. Mais l'auteur pense que les auditeurs du discours pouvaient percevoir des connotations religieuses dans ces termes du fait du lien établi par Cicéron entre *furor* et *scelus,* et surtout avec *fortuna populi Romani*, susceptible d'apparaître comme une divinité. Il en est de même du terme *caedes*, dont l'auteur pense qu'il pouvait évoquer le sens de « mise à mort d'une victime sacrificielle » du fait du *furor* bachique ; ou encore de *gladiator*, qui pourrait constituer une allusion au fait que les combats de gladiateurs étaient en lien avec le culte funéraire : l'auteur admet toutefois qu'il s'agit dans ce dernier cas plus vraisemblablement d'une allusion aux mesures prises par le sénat contre les gladiateurs recrutés par le camp de Catilina. Concernant des expressions spécifiquement religieuses, V. Sauer essaie d'en déterminer la signification et les connotations

précises. Ainsi, à propos de l'expression *o di immortales*, il est noté que l'effet d'indignation qu'elle produit doit avoir des causes telles que l'évocation d'interlocuteurs divins, un élargissement du public et l'attente d'une action divine devant appuyer la position consulaire ; une comparaison avec l'emploi de l'expression dans la Correspondance montre, dit l'auteur, qu'elle ne relève pas, dans la Catilinaire, d'une simple instrumentalisation.

Le bilan de l'enquête est constitué de cinq points : 1° Les bases linguistiques de l'argumentation fondée sur le religieux sont spécifiées et cataloguées en termes spécifiques de la religion et en termes non spécifiques, liés de diverses façons au religieux. 2° Les contenus religieux sont détaillés : divinités, cultes, représentations etc. 3° Les motivations décelables de l'argumentation sont précisées, en particulier la volonté pour Cicéron de légitimer son action et de montrer que Catilina et ses alliés s'excluent de la communauté civique. 4° L'importance de l'argumentation est appréciée : une évaluation quantitative des termes spécifiquement religieux et de ceux qu'on peut considérer avec vraisemblance comme connotés religieusement, est présentée ; ces éléments quantitatifs sont mis en lien avec le déroulement argumentatif du discours. 5° La religion se révèle profondément intégrée (*eingebettet*) dans la vie culturelle, politique, économique : cette réalité se signale, à l'issue de l'enquête, comme étant à la source tant des stratégies argumentatives de Cicéron que de l'ensemble des représentations intérieures des destinataires de cette argumentation.

Ces conclusions, on le constate, se fondent maintes fois sur des connotations religieuses non assurées. Elles apparaissent cependant, globalement, comme vraisemblables. Mais elles doivent, pour devenir probantes, être vérifiées par l'analyse d'un corpus plus vaste, surtout si l'on veut les considérer comme représentatives des procédés d'argumentation utilisés d'une manière générale à la fin de la République.

Gérard Freyburger.

Laurent Bricault, *Les cultes isiaques dans le monde gréco-romain. Documents réunis, traduits et commentés* (Collection « La roue à livres / Documents ») : Paris, Les Belles Lettres, 2013, 575 pages.

C'est un ouvrage fort utile que publie là L. Bricault. Celui-ci est, on le sait, un excellent connaisseur de l'isisme : il est notamment l'auteur du *Recueil des Inscriptions concernant les cultes isiaques* (*RICIS*) et connaît à ce titre des aspects souvent méconnus de ce mouvement religieux.

Dans son introduction, il fait l'historique des recherches sur culte isiaque. Cet historique est instructif, même si l'on peut avoir quelques réserves devant l'évocation d'un progrès linéaire de la recherche dans le domaine, et se demander si, vraiment, le grand nombre des publications survenues depuis Fr. Cumont « déconstruisent » la synthèse de celui-ci (p. 18) et si *Les cultes orientaux dans le monde gréco-romain* de R. Turcan sont « un chant du cygne » destiné à « clore un chapitre de l'histoire des religions » (*ibid*.).

En revanche, on ne peut qu'approuver sans réserve la volonté de l'auteur de prendre pleinement en compte la très riche documentation iconographique et épigraphique accumulée ces dernières années, d'examiner de plus près les différentes modalités de la réception de ces cultes ou de ne pas négliger le grand nombre de cas particuliers et de contextes locaux que nous connaissons à présent.

Cette résolution est en effet tenue dans le développement qui suit et constitue une nouveauté de l'ouvrage. Celui-ci essaie d'embrasser l'ensemble des composantes

de l'isisme et se divise en sept parties, elles-mêmes subdivisées en chapitres et en sous-chapitres. Ces parties sont les suivantes : « Le cercle divin isiaque, un panthéon recomposé », « Facteurs et vecteurs de diffusion », « Réception et intégration », « Lieux de culte », « Acteurs du culte », « Rites et pratiques cultuelles », « Des dieux myrionymes, polymorphes et plurifonctionnels ».

Une autre particularité de l'ouvrage est le procédé d'exposition, qui est sans doute dans l'esprit de la collection « La roue à livres / Documents ». Pour chacune des problématiques abordées, L. Bricault, après une brève introduction, fait entrer directement le lecteur dans un certain nombre de documents isiaques, qu'il commente ensuite, chacun pour sa part ou par groupes. Ainsi, dans le premier chapitre de la première partie, intitulé « Un culte propagandiste », il donne immédiatement en traduction le texte des principales arétalogies connues : celle de Kymè, puis celle rapportée dans l'épitomè de Diodore de Sicile (texte suivi d'un commentaire, centré sur la question de la « propagande », et d'une bibliographie), enfin le texte de l'arétalogie de Maronée, après lequel vient un commentaire (p. 72-80). Pour les « Outils de la diffusion », sont indiquées (et reproduites) une statuette d'Isis en bronze trouvée en Espagne, puis une tête de Sérapis en terre cuite de Smyrne (p. 152-154), indications suivies d'un commentaire et d'une bibliographie. Dans le développement consacré aux « Parures pour femmes et hommes » est d'abord citée en traduction une phrase de l'*Histoire Naturelle* de Pline indiquant que les hommes se mettaient à son époque à porter au doigt l'effigie d'Harpocrate et d'autres divinités égyptiennes, puis sont reproduits un pendentif et des bagues (p. 154-157). Ce procédé est un peu austère pour le lecteur, car ce dernier doit accéder directement et avec peu d'informations préalables à des documents de nature variée, mais il a l'avantage de permettre à ce lecteur d'aller vite aux sources de l'isisme et de s'informer sur le mouvement isiaque avant tout d'après ceux-ci.

Pour la délicate question des « Mystères et initiations », l'auteur cite en traduction les textes d'Apulée. Ceux-ci sont ensuite commentés avec sobriété et précision à la lumière d'autres textes et d'un certain nombre d'études (p. 432-437), mais il nous semble que la question est traitée un peu succinctement par rapport à l'importance du sujet.

Une bibliographie sélective et différents index, notamment d'*isiaca,* se trouvent à la fin du livre. Ajoutons que celui-ci comporte beaucoup d'illustrations et on ne peut que lui souhaiter une large diffusion.

Gérard Freyburger.

J.A. North & S.R.F. Price (dir.), *The Religious History of the Roman Empire. Pagans, Jews and Christians* (Collection « Oxford readings in classical studies ») : Oxford, Oxford University Press, 2011, xxii et 577 pages, figures.

Cet élégant volume n'est pas, comme le titre pourrait le faire croire, une synthèse sur les religions de l'empire romain, dans l'esprit des *Religions of Rome* qu'on doit aux mêmes auteurs, en collaboration avec Mary Beard (voir *REL*, 76, 1998, p. 390 *sq*. ; 85, 2007, p. 427 *sq*.). Publié dans la série des « Oxford readings in classical studies », il regroupe, selon le principe de la collection, un ensemble d'articles récents sur un auteur ou un sujet. Les dix-sept articles ici réunis, tous rédigés ou traduits en anglais, ont été publiés entre 1994 et 2007 dans des revues ou des ouvrages collectifs parfois difficilement accessibles. Ils sont répartis en quatre sections : « Changes in religious life. Roman and civic cults » ; « Elective cults » ; « Co-existence of religions, old and new » ; « Late Antiquity ». L'Introduction de

John North et Simon Price annonce le propos : il est résolument pluridisciplinaire et vise à dépasser les clivages entre historiens des religions païennes, du judaïsme et théologiens du christianisme, accoutumés à travailler séparément, pour dresser un panorama complet du fait religieux dans l'empire.

I. — Jörg Rüpke (« Roman religion and the religion of Empire. Some reflections on method ») propose une réflexion largement théorique, qui part des historiens du XIXe siècle et du début du XXe, Mommsen et Wissowa en particulier, pour définir, finalement, l'action religieuse comme un mode de communication symbolique. — Richard Gordon (« The Roman imperial cult and the question of power ») analyse, d'après les images de l'empereur, *deus praesens*, les multiples facettes du culte du souverain, omniprésent dans tout l'Empire, dans l'espace religieux (les temples), public, privé, dieu vivant parmi les hommes. — J. B. Rives (« Magic in Roman law. The reconstruction of a crime ») étudie, d'après la *lex Cornelia de sicariis et ueneficis*, l'*Apologie* d'Apulée, les *Sentences* de Paul, l'évolution du crime de magie vers une forme de déviance religieuse. — L'article de William Van Andringa (« New combinations and new statuses. The indigenous gods in the pantheons of the cities of Roman Gaul ») est d'autant plus précieux que c'est le seul qui porte sur la religion des provinces, à travers le prisme de l'*interpretatio Romana*. Le pilier des Nautes, au musée de Cluny (nombreuses photographies), montre, sous la suprématie de Jupiter et de l'empereur, des dieux ancestraux, devenus gallo-romains et intégrés dans de nouvelles combinaisons religieuses : les dieux évoluent comme les sociétés. — Nicole Belayche (« Hypsistos. A way of exalting the gods in Graeco-Roman polytheism ») reprend un sujet qui lui est cher (voir *REL*, 85, 2007, p. 430), le dieu Très-Haut, épithète qui s'applique pour les exalter aux divinités du polythéisme (Zeus, Apollon, Isis) aussi bien qu'au dieu unique des Juifs. — Andreas Bendlin (« On the uses and disadvantages of divination. Oracles and their literary representations in the time of the Second Sophistic ») replace le renouveau des oracles dans le climat intellectuel de la seconde sophistique où coexistent vénération et critique de la divination.

II. — Simon Price (« Homogeneity and diversity in the religions of Rome ») pose le problème des identités religieuses : dans les trois premiers siècles, les frontières entre les diverses traditions (païenne, juive, chrétienne) restent poreuses ; elles ne se durciront qu'avec le IVe siècle. On regrettera que le plan des sanctuaires des « cultes orientaux » (p. 256) reste illisible, même avec une loupe. — C'est précisément sur cette notion, toujours controversée, que revient Giulia Sfameni Gasparro (« Mysteries and Oriental cults. A problem in the History of Religions »). La recherche actuelle prend ses distances avec la formule de Franz Cumont : les « cultes orientaux » ne sont plus traités comme une entité homogène, mais G. Sfameni Gasparro met l'accent sur leur diversité. — Richard Gordon (de nouveau) voit la hiérarchie mithriaque comme un système de patronat qui reproduit la relation asymétrique de la société. Dominée par les Pères, elle soumet l'initié à des rituels d'abaissement qui valent promesse de rédemption (« Ritual and hierarchy in the Mysteries of Mithras »). — John Scheid (« Community and community. Reflections on some ambiguities based on the *Thiasoi* of Roman Egypt ») revient, à partir de l'exemple des thiases d'Égypte, sur « le mythe historiographique » de la distinction entre collèges, ou religieux, ou professionnels : les associations, qui ne concernent pas seulement les couches inférieures de la société, sont à la fois intégrées à la vie sociale et attachées à une ou plusieurs divinités.

III. — Philip Harland (« Acculturation and identity in the Diaspora. A Jewish family and «pagan» guilds at Hierapolis ») montre, à travers ses inscriptions funéraires, l'intégration à la vie civique d'une famille juive (plutôt que judaïsante) des IIe-IIIe siècles et sa double identité, de Juifs citoyens romains. — Plus spécialisé,

plus difficile d'accès pour le profane, Martin Goodman (« Josephus and variety in first-century Judaism ») met l'accent sur la diversité du judaïsme, qui va bien au delà des trois branches mentionnées par Flavius Josèphe, Pharisiens, Sadducéens, Esséniens, et comprend aussi les *hakhamim*, à distinguer des Pharisiens, même s'ils en sont proches. — Judith Lieu (« The forging of christian identity and the *Letter to Diognetus* ») s'appuie sur la *Lettre à Diognète* pour montrer la difficulté de se définir une nouvelle identité, par rapport aux Juifs et aux Gréco-Romains — problème dont l'actualité (l'article date de 1998, repris en 2009) n'échappera à personne. — Guy G. Stroumsa (« Purification and its discontents. Mani's rejection of baptism ») évoque la personne de Mani, grandi dans la secte judéo-chrétienne des Elkasaïtes, dont il rejeta le rite des ablutions quotidiennes, sous l'influence des critiques de Jésus à l'encontre des Pharisiens ? ou plutôt, selon l'auteur, sous celle du bouddhisme. — J. A. North (« Pagans, polytheists and the *pendulum* ») n'est pas une étude historique sur le passage du polythéisme (païen) au monothéisme (chrétien) comme religion dominante de l'empire, même s'il y est question de *historical meta-narratives*. « Monothéisme », « polythéisme » sont des mots intraduisibles en grec et en latin. La spéculation monothéiste n'est pas hostile aux religions civiques du temps, qui sont la règle. Entre les deux, il n'y a pas conflit, mais tension créatrice.

IV. — Averil Cameron (« Early Christianity and the discourse of female desire ») oppose la femme, vue comme fille d'Ève et tentatrice, et la figure maternelle et salvatrice de la Vierge Marie, cependant que le langage de l'érotisme s'applique à l'expérience religieuse. — Peter Brown (« Enjoying the Saints in Late Antiquity ») retrace la longue histoire du culte des saints, depuis la rigueur d'Augustin, hostile aux réjouissances profanes, chants, beuveries, hérités du paganisme, jusqu'au Moyen Âge et même aux temps modernes (sainte Thérèse de Lisieux) : « faire la fête » aux fêtes des saints n'exclut pas une forte charge de sentiment religieux. L'homme moyen est convié à imiter leurs vertus héroïques, *but heaven is a long way off*, dit l'auteur, non sans humour.

Les articles comportent chacun leur bibliographie particulière et, parfois, un complément. Le volume, qui n'a pas de conclusion, s'achève sur des « Suggestions for further reading » et un Index. On appréciera la richesse de cet ensemble, qui sort des sentiers battus et fait découvrir à l'antiquisant classique l'extrême diversité de croyances et de rites d'un empire universel, aussi éclaté que notre monde religieux d'aujourd'hui. Le lecteur découvre des minorités religieuses qu'il ne soupçonnait pas et referme le livre avec le sentiment réconfortant d'avoir élargi son horizon intellectuel et spirituel.

Jacqueline Champeaux.

Archéologie. Histoire de l'Art

Vincent Jolivet, *Tristes portiques ; Sur le plan canonique de la maison étrusque et romaine* (Bibliothèques des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, n° 342) : Rome, École française de Rome, 2011, 343 pages, 171 illustrations.

Cet ouvrage, dont l'illustration particulièrement riche et soignée vient heureusement démentir le titre, se place d'emblée sous la référence de Claude Lévi-Strauss : c'est dire qu'il n'est pas seulement un ouvrage d'ordre technique